

LETIZIA BONAPARTE

DE LA MÊME AUTEURE

L'Exil des monarques. Entre abdications et reconquêtes du pouvoir,
Hélène Becquet (dir.), Paris, Armand Colin, 2024.

L'Aiglon. Le rêve brisé de Napoléon, Paris, Tallandier, 2020 ;
coll. « Texto », 2024.

Le Prince Victor Napoléon, Paris, Fayard, 2007.

Laetitia de Witt

LETIZIA BONAPARTE

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2025
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

À Tamara et à Hélié

AVANT-PROPOS

Une voix, celle de mon père guidant ses visiteurs dans notre maison familiale qu'il a en partie transformée en musée dédié aux deux empereurs et à leur famille. Devant chaque objet, il rapporte, avec humour et émotion, une anecdote qui rend vivante l'histoire napoléonienne, histoire familiale. Mon père est un merveilleux conteur. Chaque souvenir s'anime au son de sa voix. De ses récits à dimension mythologique vient peut-être mon rapport parfois difficile à la parole ou plutôt à l'oral, ce qui explique ma préférence pour l'écrit et surtout ma vocation d'historienne, comme si j'avais besoin de vérifier l'exactitude des faits, leur véracité. Pourtant, les fabulations touchent peut-être plus intimement la réalité profonde des choses qu'une retranscription factuelle. La vérité ne comprend-elle pas l'acceptation du mystère, un sens qui se dérobe, quelque chose de plus grand que nous ?

La visite du musée commence par l'évocation de la légende napoléonienne avant de pénétrer dans une longue galerie où sont exposés des souvenirs personnels ayant appartenu aux différents membres de la famille impériale, ou les représentant. J'entends la voix de mon père : « Devant vous, le buste de la mère de Napoléon, Letizia Bonaparte, par Charles Dupaty, qui, à la suite de Canova, maître du néoclassicisme, la représente en Agrippine. Au cas où vous

l'auriez oublié, je vous rappelle qu'Agrippine est la mère de Néron. C'est donc faire de Letizia la mère d'un tyran. » Pas un mot sur elle, sur sa physionomie, sur sa beauté, sur son caractère. À chaque fois que je passe devant ce buste, je demeure dubitative. Plus je regarde ce marbre, ces traits figés, cette bouche dédaigneuse, ces yeux fixes grands ouverts, cette tête antique ceinte d'une épaisse couronne de lauriers, moins je décèle un acte de rébellion de l'artiste, mais plutôt un signe de complaisance par la représentation à l'antique d'une impératrice romaine s'inscrivant dans l'idéal moral promu par l'Empire. Mais toujours rien d'elle, aucune expression personnelle. Son air impénétrable provient-il de la pierre ? Ou le personnage résiste-t-il à ceux qui essaient de le décrypter, y compris les artistes ?

Certains objets nous sont intimement proches et instaurent un lien privilégié avec l'être disparu ou rappellent le souvenir d'un souvenir. Aucune émotion ne surgit en moi devant ce marbre de cette aïeule, outre la question de savoir pourquoi mes parents m'ont attribué son prénom. Ont-ils souhaité m'inscrire dans une continuité familiale ou me transmettre certaines de ses qualités ? À vérifier sur Internet, la popularité du prénom Laetitia (la joie en latin) atteint son paroxysme dans les années entourant ma naissance, comme en témoignent Laetitia Casta ou encore Laeticia Hallyday. Mes parents se seraient-ils tout simplement laissé porter par l'air du temps ? Quoi qu'on dise, le prénom est le passeur d'une transmission qui fait lien de filiation. Peut-être m'ont-ils rattachée, inconsciemment, à leurs racines communes, la Corse. Et c'est à Ajaccio, invitée à présenter *L'Aiglon*, qu'est né mon désir de lever le voile sur celle sans laquelle je n'existerais pas et qui, dans sa ville, fait encore, aux côtés de son fils, figure d'héroïne.

Une illustre inconnue

Née en 1749 dans une Corse non française, Letizia Ramolino épouse Charles Bonaparte à quatorze ans. Elle donne naissance à treize enfants, dont huit survivent : cinq fils – Joseph, Napoléon, Lucien, Louis, Jérôme – et trois filles – Élisabeth, Pauline, Caroline. Veuve à trente-six ans alors que son dernier fils n’a que quelques mois, elle s’impose comme le pilier de la famille. « Devenue mère de famille, je me consacrai entièrement à la bonne direction de celle-ci¹ », rappelle-t-elle à la fin de sa vie. Et quelle famille ! Sur ses huit enfants, seule Pauline n’exercera aucune fonction politique. Les sept autres, à commencer bien sûr par Napoléon, vont tenir les rênes d’un État. Comment cette fratrie, originaire d’une île éloignée de Paris, rejeton d’une famille n’ayant jamais porté de couronne, s’est-elle hissée au sommet du pouvoir ? À Sainte-Hélène, Napoléon est le premier à chercher dans son enfance une clé à son histoire. On sait aujourd’hui combien le lien mère-enfant joue dans la formation de la personnalité. J’ai donc eu envie de savoir quelle mère avait été Letizia. Comment a-t-elle élevé ses enfants, comment s’est-elle comportée avec chacun d’eux ? Quel rôle a-t-elle joué dans leur vie ? De la *Madre* d’Ajaccio à la *mater dolorosa* de l’exil en passant par Madame Mère, altesse impériale corsetée dans le cérémonial de la Cour, elle a toujours placé ses enfants au cœur de ses préoccupations. Ce sentiment ne s’émousse ni avec l’âge ni avec la distance. Letizia meurt en 1836 à Rome, à l’âge de quatre-vingt-six ans, ayant survécu à plusieurs de ses enfants et petits-enfants, qu’elle a accompagnés de ses pensées jusqu’au bout.

J'aime sonder mon entourage sur le personnage avec lequel je m'apprête à vivre pendant plusieurs années et je me suis vite aperçue combien Letizia Bonaparte demeure une illustre inconnue. Hormis son célèbre « Pourvou que cela doure », rares sont ceux qui peuvent en dire plus. Entrée dans l'histoire à la suite de Napoléon, elle est restée dans l'ombre de sa gloire. Il est vrai qu'elle n'a exercé aucune fonction politique et n'a jamais occupé le devant de la scène, cantonnée au rôle alors assigné aux femmes, celui d'épouse et de mère². « Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué³ », écrira Balzac. Le silence dont elle ne sort qu'en de rares occasions entretient le secret autour de sa personne, tandis que son fils empereur l'érige, à des fins de propagande, en mère modèle.

Une icône maternelle

Napoléon, en homme né avant la Révolution, regarde le monde selon une grille de valeurs où le partage du monde entre les sexes n'est pas discuté. Les hommes règnent sur l'ordre social tandis que les femmes sont cantonnées à la sphère familiale, comme le confirmera le Code civil. Pour autant, n'ont-elles aucun pouvoir ? La grande nouveauté de cette époque charnière entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, au cours de laquelle la bourgeoisie s'organise en groupe social, est le nouveau regard porté sur l'enfance et la place nouvelle réservée à l'amour maternel. À la fin de l'Ancien Régime, la mère accède à la dignité de déesse tutélaire⁴. D'elle dépendent l'harmonie du foyer et la stabilité de la société. Letizia Bonaparte devient mère au moment où le lien mère-enfant prend chair. L'enfant n'est plus seulement un nourrisson à nourrir, il incarne l'avenir et

glisse au centre des aspirations des parents. Napoléon a érigé Letizia en mère modèle, digne de servir d'exemple à toutes les mères de l'Empire. Pour souligner son image de femme vertueuse, en même temps qu'il règle le statut de « Son Altesse Impériale, Madame Mère », il la nomme protectrice générale des établissements de charité. Il met en scène sa dignité et sa réserve. Une légende se forme. À Sainte-Hélène, elle s'installe. L'empereur déchu, qui a toujours entretenu l'image du sauveur, s'attache à présenter l'Empire comme un régime fondateur qui, en parachevant la Révolution, a mis fin à l'Ancien Régime et a donné naissance à la France moderne. La famille demeure au cœur de sa conception sociale avec des rôles bien définis entre hommes et femmes. « Mon opinion est que la bonne ou la mauvaise conduite d'un enfant dépend entièrement de sa mère⁵ », confie-t-il au docteur O'Meara.

Dans son exil, il n'a de cesse de faire l'apologie de sa mère, qu'il campe en femme idéale. Une femme doit être belle : « Elle était belle comme les amours⁶ », dit-il à Montholon. Une femme doit être énergique : « Madame avait une âme forte et trempée aux plus grands événements. Elle avait éprouvé cinq à six révolutions ; elle avait eu trois fois sa maison brûlée par les factions⁷. » Une femme doit inspirer le respect : « C'est une maîtresse femme que Madame, une femme de tête⁸. » Une femme doit être courageuse : « Elle a eu treize enfants et eût pu facilement en avoir encore un grand nombre, étant devenue veuve à environ trente ans, et ayant prolongé au-delà de cinquante sa faculté d'en avoir⁹. » À une époque où chaque enfant conçu représente un danger de mort, le nombre de grossesses d'une femme atteste de sa valeur. Mais une femme doit surtout être une bonne mère. « Elle a été toute sa vie une excellente femme, une mère sans égale, elle m'a toujours aimé¹⁰. » L'acte de

propagande est évident, mais témoigne aussi de la nostalgie d'un homme exilé approchant de la mort. Le regard des contemporains est-il plus objectif ?

La logique familiale de Napoléon a eu pour effet de jeter l'opprobre sur son clan, perçu comme avide d'argent et d'honneurs immérités. Letizia échappe à cette critique. Les mémorialistes préfèrent relever sa beauté. Pour le comte Beugnot, si « Raphaël l'eût eue sous la main lorsqu'il peignait ses admirables tableaux de *sainte famille*, il n'eût pas cherché ailleurs cette figure de sainte Anne qui résume si bien ce que le temps n'a pu enlever à des traits originellement si beaux¹¹ ». Cette comparaison reflète l'esprit du temps, d'un Occident chrétien pétri d'un idéal maternel symbolisé par la figure de Marie, mère de Dieu. Depuis les origines du christianisme, les artistes exaltent les douceurs et les tendresses de la bonne mère tenant l'enfant Jésus sur ses genoux ou dans ses bras, l'allaitant, l'instruisant sous le regard de la grand-mère, sainte Anne. L'image de la mère est sacrée. Si bien que Madame Mère inspirait « aux contemporains tout à la fois le dévouement et la vénération¹² ». La duchesse d'Abrantès, véritable peste à ses heures, s'incline devant celle qui, à ses yeux, incarne la bonne mère : « Un caractère d'une haute et remarquable élévation. [...] Elle est vraie¹³. » En est-il de même dans la littérature ?

À l'heure où, avec l'essor de la légende napoléonienne, écrivains et historiens cherchent à comprendre le grand homme, ils scrutent son enfance et sa jeunesse dans l'espoir d'y trouver la raison de son exceptionnel destin. « Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon ? », demande Balzac. Rien ne naissant de rien, ils regardent du côté de la mère. « Il fut tout de sa mère qui l'éleva et semble avoir en lui incarné tous ses songes¹⁴ »,

écrit Michelet. Quant à Stendhal, il voit en elle la génitrice du génie napoléonien : « La mère de Napoléon fut une femme comparable aux héroïnes de Plutarque, au Porcia, au Cornélie, au madame Roland. [...] C'est par le caractère italien de Madame Laetitia qu'il faut expliquer celui de son fils¹⁵. » Cet intérêt pour la mère accompagne la sensibilité romantique, ouverte à l'introspection et tournée vers l'amour maternel. Hugo, Balzac, Lamartine glorifient la mère aimante. En définitive, la figure de Letizia vient servir la légende de son fils, elle-même ayant eu soin de la nourrir par la dictée tardive et anecdotique de ses souvenirs.

L'œuvre de son premier biographe, Hippolyte Larrey, fils du célèbre médecin de la Grande Armée et lui-même médecin de Napoléon III, s'inscrit dans la même veine. Rédigés après le Second Empire, les deux volumes qu'il consacre à la mère de Napoléon résultent d'une visite qu'il lui fit, jeune homme, à Rome, peu avant sa mort. Comment ses souvenirs ne seraient-ils par teintés par le temps et ses sentiments ? Sorte de Las Cases de Madame Mère, il ne dispose toutefois ni de la même matière première ni du même talent d'écrivain. Ces deux volumes dépourvus de toute rigueur historique demeurent néanmoins la principale source des biographes suivants jusqu'à Alain Decaux qui, en 1949, choisit Letizia pour sujet d'un de ses premiers livres¹⁶. Si sa démarche est plus historique, il se trouve confronté, comme tout un chacun, au manque de sources. Puis le temps fait son œuvre et efface avec délicatesse la figure de la mère de Napoléon au profit d'un intérêt croissant pour l'homme d'action. Les historiens récents lui réservent tout juste une phrase, le plus souvent caricaturale. « Veuve économe et pittoresque » pour François Furet, alors que selon Patrice Gueniffey, « d'esprit elle n'avait point, et de conversation

encore moins » ; pour Charles-Éloi Vial, elle se révèle « aussi avare qu'avide d'honneurs¹⁷ ».

Sans bruit, ni traces

En marge de l'épopée impériale, Letizia demeure donc un mystère. Tenter de le percer est une gageure pour l'historien. Une infime partie de ses papiers nous sont parvenus dont aucun sur ses jeunes années. L'essentiel de ses écrits, en réalité dictés, se compose de sa correspondance familiale. À l'occasion du centenaire de sa mort, en 1936, un recueil en a publié une partie¹⁸. Depuis, des fonds d'archives ont été mis en valeur, à commencer par le fonds Napoléon aux Archives nationales. D'autres lettres de Letizia ou de ses enfants passent régulièrement en vente, tandis que certaines demeurent toujours en mains privées. Rare jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Napoléon, la correspondance s'intensifie au fil de l'existence de Madame Mère et nous permet de pénétrer son intimité maternelle. Est-ce suffisant pour toucher son âme ?

Dans l'aventure de la maternité, l'enfance joue, on le sait, un rôle déterminant. Des études récentes sur Charles Bonaparte et sur la famille maternelle de Letizia apportent un nouvel éclairage sur ses jeunes années. Les éléments sont rares mais permettent de tirer un trait sur certains mythes véhiculés par la légende, dont ses origines modestes et son austérité. Se dessine le visage d'une femme ambitieuse, vouée à son rôle d'épouse et de mère. Une femme corse attachée aux intérêts des siens et à l'argent, une femme soucieuse de garantir l'avenir et qui puise sa fierté dans sa mission maternelle.

L'enjeu des débuts est d'élever au mieux ses enfants dans une société complexe, vite soumise aux bouleversements de la Révolution. Avec l'ascension de Napoléon, à charge pour elle de maintenir l'équilibre dans le clan. Conseillère, arbitre, oreille attentive, il lui faut ménager les susceptibilités et rester le point d'ancrage de la famille. Les relations qu'elle entretient avec sa progéniture nous font suivre l'ascension, la gloire et la chute de ces Bonaparte dont la trajectoire ne cesse de fasciner. Ils n'en restent pas moins une famille comme une autre, soumise aux disputes, aux difficultés d'argent, de santé, aux divorces... Et elle, une mère comme tant d'autres, aimante, protectrice, présente, obstinée, manipulatrice, exigeante, inquiète, soucieuse de tout contrôler.

Le biographe ne choisit pas pleinement ses personnages ; ils nous choisissent en partie. Ils correspondent à un moment de notre vie, différent d'une sensibilité à l'autre et d'une époque à l'autre. Mère de deux enfants, je me suis forcément interrogée sur la maternité et ses enjeux. L'investissement d'une mère est-il une condition de la réussite de ses enfants ? Ce livre est peut-être de ma part une volonté inconsciente de mettre en lumière une femme du quotidien, guidée par un dévouement intuitif et ordinaire. Il est aussi un hommage rendu aux générations qui m'ont précédée et qui constituent le creuset de ma propre vie. Mes biographies, bien que consacrées à des personnages napoléoniens, ignorent les vainqueurs qui ont laissé une marque dans l'Histoire. Elles donnent la parole à ceux qui doutent ou craignent de trahir, et maintenant, avec Letizia, peut-être à celle qui n'a pas eu les mots. La légende a trop longtemps éclipsé sa vie, revenons à sa réalité humaine.

PREMIÈRE PARTIE

CORSE

« Prends l'initiative, petit enfant, manifeste
à ta mère par ton rire que tu la reconnais...
Prends l'initiative, petit enfant, celui qui n'a
pas vu ses parents lui sourire ne sera pas digne
de la table des dieux, ni de la couche d'une
déesse. »

Virgile, *Les Bucoliques*, *Églogue IV*.

CHAPITRE PREMIER

Une fille de la Méditerranée

Le vécu d'une femme face à la maternité est le produit de son histoire personnelle et du contexte dans lequel elle évolue. Appréhender Letizia en tant que mère nécessite de s'intéresser tant à son enfance qu'à la Corse, parts essentielles de son identité et de son caractère.

Une vie familiale marquée par les épreuves

De la petite enfance de Letizia, nous ne savons pas grand-chose, à commencer par la date de sa naissance. La majeure partie des registres paroissiaux ajacciens ayant disparu dans un incendie en 1789, aucune trace officielle ne subsiste. Les souvenirs dictés par Letizia à la fin de sa vie à Rosa Mellini, sa dame d'honneur, commencent ainsi : « Je me mariaï à l'âge de treize ans. [...] À trente-deux ans, je restai veuve et Charles mourut à l'âge de trente-cinq¹. » Dans ces mots, aucune des dates ne coïncide, sachant que Charles et Letizia se marient en 1764 et qu'il meurt en 1785. Cela la ferait naître en 1753 et la marierait à onze ans, chose peu probable. Madame Mère a dicté ses souvenirs à la toute fin de sa vie dans le

souci de fixer la légende familiale. L'oubli, la censure et la distorsion en limitent la fiabilité. Les Mémoires de la duchesse d'Abrantès, fille d'une amie de notre héroïne, sont-ils plus sûrs ? Pour elle, la mère de Napoléon serait née en 1748 tandis que l'*Almanach impérial* retient la date du 24 août 1750. De leur côté, la plupart des biographes ont opté pour le 24 août 1749. Le flou peut être imputé à l'absence de documents et à la faible notoriété d'une famille qui n'appartient pas encore à l'Histoire. Notons toutefois que bien d'autres dates de l'existence de Letizia demeurent vagues. Elle n'a jamais cherché à dissiper ce flou, soit par le manque d'intérêt qu'elle accordait à sa propre vie, soit pour ne pas en rompre le mystère.

Letizia appartient à une famille de notables d'origine génoise, installée à Ajaccio depuis le xvi^e siècle. Son père, Jean-Jérôme Ramolino², fut d'abord capitaine des troupes de la ville, avant d'être nommé, en 1750, inspecteur général des Ponts et Chaussées de la province d'Ajaccio. Sa mort prématurée en 1755 a laissé Letizia orpheline de père à six ans et sa mère, Angela Maria Pietrasanta, veuve à trente ans. Plus encore que par les Ramolino, c'est par sa famille maternelle que la jeune Letizia se rattache à la bonne société ajaccienne. Son grand-père, Guiseppe Maria Pietrasanta, devient en 1753 le représentant génois dans le Cap Corse, jusqu'à la conquête de la province par Pascal Paoli³.

Replacer Letizia dans son contexte familial ne nous livre cependant aucun détail sur son quotidien. Nous ne pouvons qu'imaginer son enfance dans l'Ajaccio de la fin du xviii^e siècle, une ville de 4 000 habitants contenue dans ses remparts, bercée par cette Méditerranée qui l'enserme. Une ville à part où chacun se connaît, où la famille, les liens de parenté, les solidarités de clan, les traditions, la croyance

religieuse comptent plus que tout. Dans cette société, être enfant unique est-il une singularité ? On ne sait quelles sont ses relations avec ses parents, si elle choyée, l'objet de toutes leurs attentions. Projettent-ils leurs espoirs et leurs rêves sur cette petite fille dont la beauté éclot dès la tendre enfance ? Dans notre perception contemporaine, l'enfant unique a longtemps souffert d'une mauvaise réputation car il est présumé gâté, égoïste et capricieux. On reconnaît aujourd'hui qu'il s'agit souvent d'enfants à la maturité plus précoce, car ils sont confrontés seuls aux préoccupations de leurs parents⁴. Il n'est pas rare de relever chez certains une dureté de caractère. Cela expliquerait-il, chez Letizia, son absence de douceur mais aussi sa résistance face aux épreuves ?

Son enfance ajaccienne n'a sans doute pas été aussi gaie que nous pourrions l'imaginer. Nous sommes loin de la petite sauvageonne, livrée à elle-même. Le choix de l'enfant unique ne répond certainement pas à une volonté des parents. Il est probable qu'elle eut à subir leur déception. Sa mère a-t-elle dû surmonter plusieurs fausses couches ? Ses parents ont-ils perdu des enfants en bas âge ? À la fin du XVIII^e siècle, un enfant sur deux n'atteint pas l'âge de cinq ans, sachant qu'un décès infantile sur trois, parfois même sur deux, survient dans la première semaine⁵. L'impossibilité des parents de Letizia d'avoir d'autres enfants est peut-être liée à des problèmes de santé. Son père disparaît à trente et un ans sans que nous ne sachions pourquoi. Nous ne pouvons qu'imaginer la douleur de cette petite fille de six ans face à la mort de son père. Comment réagit-elle, deux ans plus tard, au remariage de sa mère avec François Fesch ?

Des découvertes récentes fournissent quelques éléments sur cet homme resté jusqu'à présent dans l'ombre, ainsi que sur son mariage avec Angela Maria Pietrasanta, veuve

Ramolino⁶. Issu d'une ancienne famille bâloise, le beau-père de Letizia serait né à Londres en 1711 où il s'est orienté vers le négoce avant de revenir dans son pays et d'intégrer l'armée. Officier dans un régiment au service de la France, il rejoint Ajaccio en 1757 dans le cadre des renforts envoyés à la république de Gênes. Les officiers étant accueillis dans les meilleures maisons de la ville, il fait bientôt la connaissance de la mère de Letizia. À quarante-six ans, cherche-t-il à se caser ? Il est peut-être séduit par cette femme de trente ans au caractère bien trempé, en dépit de son enfant à charge, d'une épaule tombante et d'une jambe traînante⁷. Là encore, nous disposons de peu d'informations sur les circonstances de cette union dont il ne subsiste aucune trace dans les registres ajacciens. Elle n'a pourtant pu que défrayer la chronique de la ville, comme le confiera par la suite Napoléon à Bertrand : « Lorsqu'il fut question de mariage, on trouva un obstacle insurmontable : il était protestant. Autant vouloir épouser un Turc. » Les voies de l'amour sont toutefois impénétrables et François Fesch n'a pas hésité à sacrifier ses convictions religieuses pour devenir catholique, prélude indispensable à son mariage mais aussi à son installation en Corse⁸. Le fait que Napoléon, à Sainte-Hélène, éprouve le besoin de revenir sur cette union souligne combien elle a été scandaleuse dans un environnement où le mariage et la famille prenaient le pas sur toute autre considération. L'ordre des choses impliquait des unions entre gens du même monde, ce qui donnait lieu à d'après négociations prenant en compte les intérêts de chaque famille, comme ce sera le cas pour Letizia.

Notons que le remariage d'Angela Maria n'est pas négocié par son père, Giuseppe Pietrasanta, alors en poste dans le Cap Corse, mais par sa mère⁹. Dans cette société patriarcale, la place réservée aux femmes est infime. Leur rôle

dans la conduite de la famille mérite pourtant d'être revu à la hausse. Que ce soit à travers l'éducation des enfants ou par la gestion de la maisonnée, leur influence est essentielle. Chez les Pietrasanta, la grand-mère comme la mère de Letizia se montrent déterminées et pragmatiques. Giuseppa Pietrasanta, la grand-mère, saisit aussitôt la chance que représente François Fesch et s'empresse de demander l'autorisation du remariage de leur fille à son mari. Selon elle, il serait regrettable de laisser filer un tel parti¹⁰. Pour une veuve, il est inespéré de trouver un homme, un officier, prêt à verser une dot de 4 000 livres. Tant pis s'il est étranger, il est au moins converti. C'est ainsi qu'au début de l'année 1758 ont lieu les épousailles d'Angela Maria et de François Fesch¹¹. Si les Pietrasanta semblent soulagés de cette union qui les décharge de leur fille, les Ramolino ne se montrent guère satisfaits. L'ex-beau-père d'Angela Maria s'indigne de voir sa bru jouir des biens de feu son époux en qualité de mère de Letizia. Il se désole également de voir un ancien « hérétique » intégrer la famille. S'il venait à disparaître avant le mariage de sa petite-fille Letizia, il souhaite que tout candidat à sa main soit reconnu par le supérieur des jésuites d'Ajaccio¹². Au-delà des rivalités familiales et financières qui accompagnent cette alliance, il est certain qu'elle fait de Letizia une petite fille à part, différente de ses camarades. On ne sait si elle souffre de sa situation. On ne connaît guère ses liens avec ce beau-père qui modifie l'équilibre familial. Ces interrogations, sans doute anachroniques, restent sans réponses puisque Letizia ne s'est jamais livrée sur son enfance. Elle n'a jamais évoqué sa petite-sœur, Anna Catarina. Le couple Fesch a eu, en effet, une première fille, Anna Catarina, née à la fin de 1758 ou au début de 1759. Peu de temps après, en mars, François Fesch quitte la Corse avec son régiment, appelé en Provence

puis en Allemagne dans le cadre de la guerre de Sept Ans. Son absence durera trois ans, entrecoupée d'un congé de quelques mois à l'hiver 1760.

Comment s'épanouit la petite fille dans ce nouveau foyer déjà privé de figure masculine et animé par la présence d'une petite sœur ? Se sent-elle obligée de partager son territoire et l'affection de sa mère ? Ou, au contraire, la joie apportée par le nouveau-né rejaillit-elle sur la jeune fille, comblée de le dorloter ? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre. Une chose est certaine, sa mère devient le pilier de la famille. Dans ses lettres à son épouse, François Fesch demande des nouvelles de la maisonnée, mais il l'engage aussi à veiller sur les vignes et à bien tenir ses comptes. En fait, Letizia est élevée par une femme sur qui tout repose. Cela est loin d'être anodin et a sans doute contribué à développer son sens aigu des responsabilités. En outre, elle est désormais « l'aînée », celle qui ouvre la voie. Elle en retire probablement une forme de gravité, car les aînés sont souvent sérieux. Mais Letizia a à peine le temps de s'habituer à sa nouvelle position qu'en novembre 1760 sa sœur meurt à moins de deux ans. On ignore ce qu'elle a ressenti face à ce deuil, si elle a veillé sur l'enfant malade – maladie ou accident ? Nous en sommes réduits à des supputations. La jeune fille retient-elle sa douleur pour ne pas accabler davantage sa mère ? Développe-t-elle un sentiment d'insécurité sur son propre avenir ? Est-elle tout simplement résignée, comme le veulent les mentalités de l'époque ? Rappelons qu'alors la mort n'est pas vécue de la même manière qu'aujourd'hui et que celle des bébés est un phénomène courant, presque dans l'ordre des choses¹³. Voilà en tout cas Letizia confrontée à la disparition d'un très proche parent pour la deuxième fois en moins de cinq ans. Son enfance ne peut qu'en être assombrie. Grandir

dans l'insouciance n'est pas pour elle. La gravité dont elle fera preuve tout au long de sa vie peut en partie s'expliquer par son enfance marquée par le chagrin. Il serait néanmoins hâtif de qualifier ses premières années de malheureuses. Elle peut compter sur l'affection de sa mère comme sur celle de son beau-père. Dans ses lettres du front, lorsqu'il s'enquiert de sa « chère petite » et de la « chère Letitia [*sic*] », on perçoit l'attachement de ce dernier pour les deux filles, la sienne et celle qu'il a prise sous sa protection¹⁴.

François Fesch est de retour en Corse au printemps 1762. Une vie familiale paisible peut reprendre son cours, couronnée au début de l'année 1763 par un heureux événement, la naissance d'un garçon. Prénommé Giuseppe en l'honneur de son grand-père Pietrasanta¹⁵, on l'imagine au centre de toutes les attentions. À travers lui s'incarne la survie de la lignée, bien plus importante que celle de l'individu. Tout porte à croire que Letizia partage la joie des siens et s'occupe beaucoup de ce demi-frère de treize ans son cadet. Sans doute est-ce là l'origine de leur lien fusionnel. Jusqu'au bout, leurs vies seront intimement liées. Dès l'année 1764, pourtant, ils ne vivent plus sous le même toit. Letizia, conformément aux attentes de la famille, part embrasser sa destinée d'épouse.

La jeune fille a quatorze ans. Les portes de l'enfance se referment sur des années moins douces qu'il n'y paraît. Au contexte familial s'ajoutent les troubles politiques. La Corse des jeunes années de Letizia est une île sur laquelle souffle le vent de la révolte.

La Corse au XVIII^e siècle : une île en ébullition

Par sa position géographique, la Corse suscite depuis l'Antiquité bien des convoitises. Comme le résume Napoléon dans un écrit de jeunesse : « L'histoire de la Corse n'est qu'une lutte perpétuelle entre un petit peuple qui veut être libre et ses voisins qui veulent l'opprimer¹⁶. » Son unique marge de manœuvre consiste à passer d'un joug à l'autre. Sous domination génoise depuis le xv^e siècle, l'île entre en ébullition au xviii^e devant l'incapacité de sa colonisatrice à pourvoir à son développement et à sa sécurité intérieure. Tout commence avec la jacquerie de 1729. Simple crise de subsistances au départ, elle glisse vers une révolte visant à chasser les Génois. Peu à peu, l'intérieur de l'île échappe à tout contrôle, même lorsque des puissances extérieures comme le Saint Empire ou la France prêtent leur concours pour soutenir les droits de Gênes¹⁷. Pendant près d'un demi-siècle, de 1730 jusqu'à l'annexion par la France en 1768, la Corse se trouve déchirée par des luttes de partis sur fond d'interventions étrangères tout en rêvant d'indépendance. Un premier pas est franchi en 1735. Une consulte se réunit à Corte afin de décider de la rupture définitive avec Gênes et d'affirmer les droits de l'île à se doter de ses propres institutions et de ses propres dirigeants. Un gouvernement provisoire est nommé et une Constitution adoptée. Cette tentative ferait-elle de la Corse une nation en avance sur son temps aspirant déjà à disposer d'elle-même ? Rien n'est moins sûr, tant la société demeure fondée sur des structures familiales régies par la loi du sang. Les nouvelles institutions ne parviennent pas à s'imposer et encore moins à rétablir l'ordre. L'opposition entre les villes côtières, dont les intérêts restent liés à Gênes, et l'intérieur

aux mains des insurgés, conjugée aux querelles claniques, rend la situation ingérable. Face à un tel imbroglio, Gênes n'a d'autre choix que d'appeler à la rescousse la France, qui se cantonne d'abord à un rôle de soutien. Présente de 1738 à 1741, elle se retire pour être à nouveau sollicitée par Gênes en 1748¹⁸.

Cette fois-ci, le corps expéditionnaire français est mené par le marquis de Cursay, qui s'impose très vite comme un véritable administrateur. Il inaugure une politique de grands travaux, réforme la fiscalité et parvient même à négocier avec le chef des insurgés, un certain Gaffori. Peu à peu apparaît l'idée chez les élites corses que la France a plus à offrir que Gênes, qui voit ses intérêts menacés et finit par congédier les Français. Ceux-ci à peine partis, les Génois renouent avec la répression des insurgés et vont jusqu'à faire assassiner Gaffori le 20 octobre 1753. Ce meurtre agit comme un révélateur et voilà l'île déchirée entre des insurgés, un parti français qui se renforce et des notables encore fidèles à Gênes. L'indépendance ne serait-elle pas la solution avec ou sans soutien extérieur ? Deux ans plus tard, en 1755, Pascal Paoli, fils et frère des principaux chefs de la révolte, revient en Corse et prend la tête des patriotes. Homme charismatique à la forte personnalité, il est vite élu « général de la Nation » et conçoit un plan de modernisation de l'île qu'il dote d'une Constitution. (Signalons au passage qu'il instaure le suffrage universel avec droit de vote pour les plus de vingt-cinq ans dont les femmes !) Exemple novateur de démocratie sur le papier, cette Constitution ne permet pas à Paoli de pacifier l'île en totalité¹⁹. Les villes côtières, toujours administrées par les Génois, demeurent particulièrement rétives. Pendant encore dix années, l'île reste en proie à la guerre civile. Letizia grandit dans ce contexte, au sein d'une famille impliquée dans la destinée

de l'île dans une ville occupée par les Français alors que ceux-ci, sous l'impulsion de Cursay, s'efforcent de séduire les élites locales. Si son père, Jean-Jérôme Ramolino, continue à servir fidèlement Gênes, son grand-père, Giuseppe Maria Pietrasanta, est de ces hommes qui ont très tôt compris la chance que représentait la France. Au moment de la naissance de Letizia, il se trouve à Bastia où il est le secrétaire du marquis de Cursay, poste qu'il obtient pour sa maîtrise du français²⁰. Ce détail est important. Aux choix politiques s'ajoutent des différenciations culturelles. L'écart se creuse entre la Corse des insurgés et celle des villes portuaires, qui, au contact des Français, adoptent leurs idées, leurs modes et leurs manières. L'Écossais James Boswell ne s'y trompe pas lorsqu'il décrit les habitants d'Ajaccio comme « les plus polis de l'île²¹ ». Le contraste s'observe aussi dans le domaine de l'instruction. À la fin du XVIII^e siècle, la Corse du littoral est nettement plus alphabétisée que celle de l'intérieur²².

NOTES

Notes de l'avant-propos, p. 9

1. Souvenirs dictés par Madame Mère à Rosa Mellini, H. Larrey, *Madame Mère, Napoleonis mater : essai historique*, Paris, E. Dentu, 1892, t. 2, p. 528.
2. C. Prévot, *Le Sexe contrôlé*, Paris, Passés Composés, 2024, p. 93.
3. H. de Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées*, Paris, 1841, lettre XXXI.
4. S. Melchior-Bonnet, *Les Grands Hommes et leur mère*, Paris, Odile Jacob, 2017, p. 8.
5. O'Meara B. E., *Journal. Napoléon dans l'exil*, t. 2, 10 juin 1817.
6. C.-T. de Montholon, *Récits de la captivité de Sainte-Hélène*, Paris, Paulin, 1846, t. 2, p. 18.
7. E. de Las Cases, *Le Mémorial de Sainte-Hélène, le manuscrit retrouvé*, Paris, Perrin, 2017, p. 465.
8. G. Gourgaud, « *Journal de Sainte-Hélène, 1815-1818* », Paris, Flammarion, t. 2, p. 71, 1947.
9. *Le Mémorial de Sainte-Hélène...*, *op. cit.*, p. 93.
10. *Mémoires du docteur F. Antommarchi ou les derniers moments de Napoléon*, Paris, Barrois l'Ainé, 1825, t. 1, p. 69.
11. A. Beugnot, *Mémoires du comte de Beugnot*, Paris, Dentu, 1866, t. 1, p. 350.
12. *Mémoires inédits de Cambacérès*, présentés par L. Chatel de Brancion, Paris, Perrin, 1999, t. 2, p. 124.
13. *Mémoires de Madame la duchesse d'Abrantès, ou souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Paris, Ladvocat, 1831-1835, t. 2, p. 318.
14. J. Michelet, *Histoire du XIX^e siècle. 1. Directoire. Origine des Bonaparte*, Paris, G. Baillière, 1872, p. 353.
15. Stendhal, *Vie de Napoléon. Fragments*, Paris, Calmann-Lévy, 1876, p. 16.
16. A. Decaux, *Letizia : Napoléon et sa mère*, Paris, Librairie académique Perrin, 1949.

17. F. Furet, *La Révolution française*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2007, p. 417 ; P. Gueniffey, *Bonaparte*, Paris, Gallimard, 2013, p. 49 et Charles-Éloi Vial, *Napoléon, la certitude et l'ambition*, Paris, Perrin, 2020, p. 144.

18. P. Misciatelli, *Lettere di Letizia Bonaparte*, Milan, U. Hoepli, 1936.

Notes du chapitre premier, p. 21

1. « Souvenirs dictés par Madame Mère » à Rosa Mellini, dans H. Larrey, *Madame Mère...*, *op. cit.*, t. 2, p. 528.

2. Les Ramolino, soi-disant issus de la noblesse toscane par les comtes de Coll'Alto, peinèrent à se faire reconnaître nobles. Voir Antoine-Marie Graziani, François Demartin, *Les Bonaparte en Corse*, Ajaccio, éditions Alain Piazzola, 2004, p. 114-115.

3. AN, 400 AP 115, 8 avril 1772. Jean-Christophe Liccia, « La correspondance à l'arrivée de Guiseppa Maria Pietrasanta, lieutenant du Cap Corse (1753-1761) », dans *A Cronica*, n° 23, déc. 2003, p. 9-16.

4. E. Rigon et M. Auffret-Pericone, *Comment survivre quand on est enfant unique ?*, Paris, Le Livre de Poche, 2012, p. 12.

5. R. Lalou, « Des enfants par le paradis. La Mortalité de nouveau-nés en Nouvelle-France », *Revue Population*, 1993, pp. 2-48.

6. Quelques lettres de François Fesch à son épouse, Angela Maria Pietra Santa, sont conservées au château d'Arenenberg, musée Napoléon de Thurgovie. Voir Christina Egli, « Mia Charissima Sposa », article non publié, communiqué par l'auteure.

7. Selon le portrait que Napoléon fait de sa grand-mère à son fils Alexandre Walewski, venu lui rendre visite à l'île d'Elbe. Voir Frédéric Masson, *Napoléon dans sa jeunesse 1769-1793*, Paris, P. Ollendorff, 1907, p. 36.

8. C. Egli, « Mia Charissima Sposa », cité.

9. Jean-Christophe Liccia, « La correspondance... », art. cité. Pendant les neuf années de sa mission au Cap Corse, Guiseppa Maria semble avoir renoncé à toute vie familiale.

10. Lettre de Maria Guiseppa Pietrasanta à son mari. Château d'Arenenberg, musée Napoléon de Thurgovie.

11. La seule trace conservée aujourd'hui de ce mariage est l'attestation, signée en date du 8 février 1758, de la donation des 4 000 livres de dot. Château d'Arenenberg, musée Napoléon de Thurgovie.

12. M. Vergé-Franceschi, *Napoléon, une enfance corse*, Paris, Larousse, 2009, p. 39.

13. M.-F. Morel, « La mort d'un bébé au fil de l'histoire », *Spirale*, n° 31, 2004, p. 16.

14. C. Egli, « Mia Charissima Sposa », cité.

NOTES DES PAGES 27 À 36

15. Son prénom est vite francisé en Joseph. Il est le seul enfant viable du couple. Une autre fille, Paola Brigida, naît en juillet 1765 mais meurt au berceau, une autre fille vient vraisemblablement au monde en 1769.

16. F. Masson et G. Biagi, *Napoléon inconnu 1786-1793*, Paris, Paul Ollendorff, 1895, t. 2, p. 129.

17. P. Gueniffey, *Bonaparte, op. cit.*, p. 33.

18. R. Colonna d'Istria, *Histoire de la Corse : des origines jusqu'à nos jours*, Paris, Tallandier, « Texto », 2010, p. 175.

19. Sous des apparences démocratiques, Paoli concentrait tous les pouvoirs entre ses mains.

20. Jean-Christophe Liccia, « La correspondance... », art. cité.

21. Cité par P. Gueniffey, *Bonaparte, op. cit.*, p. 40.

22. E. F-X. Gherardi, *Précis de l'histoire de l'éducation en Corse*, CRDP consultable en ligne sur www.educorsica.fr